

à Salomon Reinach RTP 481p
en respectueux hommage
Harnaux

LES CAHIERS RATIONALISTES

N° 13

AVRIL 1932



44, Rue de Lille
PARIS (7°)

Bibliothèque Maison de l'Orient



130014

RTP

LES CAHIERS RATIONALISTES

*Bulletin mensuel de l'Union Rationaliste,
paraissant le 15 de chaque mois
sauf pendant les mois de juillet, août, septembre.*

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.

Henri ROGER, Doyen honoraire de la Faculté de Médecine.
Paul LANGEVIN, Professeur au Collège de France.
Albert BAYET, Professeur à l'Ecole des Hautes Etudes.
Etienne RABAUD, Professeur à la Faculté des Sciences.
Paul FAUCONNET, Professeur à la Sorbonne.
Philippe SOUPAULT, Rédacteur en chef.

*Adresser toute la correspondance au siège du Bulletin,
44, rue de Lille.*

*Permanence tous les jours, de 14 heures à 16 heures, sauf
le samedi.*

*Les ouvrages envoyés à la Revue pour compte-rendu
doivent être adressés impersonnellement.*

*La reproduction et la traduction des articles publiés dans les Cahiers
rationalistes sont autorisées à condition de faire suivre les articles repro-
duits ou traduits de la mention suivante : Extrait des « Cahiers ra-
tionalistes », 44, rue de Lille, Paris.*

LES CAHIERS RATIONALISTES

●

AVRIL 1932

●

Sommaire



Félix SARTIAUX. — Qu'est-ce ~~qu'une~~ civilisation? Ses princi- *es que la*
pales étapes.



QU'EST-CE QUE LA CIVILISATION ? SES PRINCIPALES ÉTAPES (1)

La plupart des savants qui m'ont précédé vous ont exposé les résultats des travaux entrepris dans divers domaines des sciences exactes, où les faits sont bien établis, où les interprétations ont rallié à peu près l'unanimité.

J'aborde, ce soir, un domaine bien plus mouvant et moins sûr : celui des connaissances *sociales*. Elles sont privées, le plus souvent, des méthodes les plus fécondes de la science : l'expérimentation et l'application des mathématiques ; la part des appréciations personnelles y est beaucoup plus grande. Elles peuvent néanmoins être poursuivies dans l'esprit qui est le nôtre : l'esprit scientifique, c'est-à-dire positif et rationnel.

Bien des conditions seraient sans doute, pour cela, nécessaires. En voici quelques-unes.

L'étude des sociétés exige la *coordination de multiples points de vue*. Un défaut des théories qui ont été proposées, notamment de la civilisation, est qu'elles sont trop particulières ou exclusives. Les unes se sont surtout intéressées aux croyances, principalement religieuses ; d'autres, aux faits techniques, économiques, juridiques, ou culturels. Aucun de ces aspects de la civilisation ne peut être isolé, parce qu'ils sont tous, en fait, étroitement solidaires.

Une autre cause de la confusion est le *manque de précision* dans le vocabulaire. Le mot civilisation en

(1) Conférence faite par M. F. Sartiaux pour l'Union rationaliste, à la Salle de Géographie, le 15 mars 1932.

est un bel exemple. Encore n'est-ce pas trop demander qu'on donne aux mots un sens défini, et qu'on s'efforce de leur conserver, tout au moins dans le même discours, une signification invariable.

Il faut enfin — et c'est ce qui est peut-être le plus difficile — écarter certains jugements qui sont étrangers à la science, mais dont on est très porté à user dans les sciences de l'homme : les *jugements de valeur*, jugements subjectifs, qui considèrent les faits dans ce qu'ils ont, pour chacun, de louable ou de blâmable, alors que la science ne procède que par *jugements d'existence*, sur lesquels on peut s'entendre, qui se bornent à constater les faits, pour en découvrir et en expliquer les conditions déterminantes.

Le mot civilisation, en particulier, couvre deux questions tout à fait distinctes. C'est une question de savoir ce qu'est, objectivement, la civilisation, et une autre, entièrement différente, de se demander, avec Jean-Jacques Rousseau ou Georges Duhamel, si la civilisation est une chose bonne ou mauvaise. Elles doivent être disjointes. Le problème de la *valeur* de la civilisation, — si c'est un problème et non un pseudo-problème, subjectif, impossible à définir, — restera en dehors de notre sujet.

Ce que je désire rechercher avec vous c'est, simplement, si, dans la masse des faits sociaux, il y a quelque chose qui corresponde à ce terme de civilisation, constamment employé dans les sens les plus divers, les plus confus et souvent contradictoires.

Pour y parvenir, je serai obligé de faire un détour, de définir d'abord, par l'observation, quelques notions préalables : la *variation*, puis la variation dans un sens déterminé ou *progrès*, enfin les *fonctions sociales* et leurs coordinations. J'arriverai ainsi à vous proposer

de concevoir la civilisation comme *une progression corrélative, irrégulière et inégale, de fonctions sociales.*

Je vous en retracerai ensuite, dans une seconde partie, d'une façon extrêmement rapide, les principales étapes, en me tenant à des caractères tout à fait généraux, et je terminerai, très brièvement, par quelques considérations actuelles.

PREMIÈRE PARTIE

QUEST-CE QUE LA CIVILISATION ?

1. CHANGEMENT ET PERMANENCE

Le mot civilisation, comme tous les substantifs de même désinence, a un double sens : un sens *statique* et un sens *dynamique*; il désigne à la fois un état et une action : l'état de groupes sociaux à un moment donné et l'action de passer d'un état à un autre plus évolué.

Ce deuxième sens est le plus important. Car un état, si stable qu'il paraisse être, est passager; il dérive d'états antérieurs; il est à un moment donné la résultante de forces liées entre elles, sans cesse variables, en équilibre mouvant. Les formes ne sont que l'apparence que prend cet équilibre pendant une durée limitée. Aussi le point de vue statique n'est-il que *descriptif*, tandis que le point de vue dynamique est *explicatif*.

Puisque le changement et la stabilité sont les deux aspects de la société, comme de toute réalité, quels en sont les *facteurs*?

La société est composée d'individus qui agissent et

produisent. Parmi leurs produits, les uns : objets fabriqués, monuments, écrits, subsistent au dehors, ils ont une existence indépendante; les autres restent liés aux humains, mais leur survivent et sont transmis par eux d'une génération à la suivante : le langage oral, les coutumes et institutions coutumières, les croyances communes, qui s'imposent plus ou moins aux individus dans la coopération, par l'imitation et la contrainte sociales.

Tous ces produits sont inertes, incapables de varier spontanément : un édifice ne construit pas un autre édifice; une langue, une coutume ne se modifient pas par elles-mêmes. Ce sont les personnes vivantes qui agissent et parlent. *L'action et l'initiative, l'imagination créatrice et l'invention* sont le fait des individus.

Mais un individu est peu de chose, il n'a qu'une très petite autonomie; ses inventions dépendent d'influences et d'acquisitions antérieures, elles ne subsisteraient pas si elles n'étaient pas adoptées et fixées. La société est un lien; elle a un pouvoir de stimulation en même temps que de limitation des initiatives individuelles; elle est le facteur de *continuité* et de *conservation de l'acquis*.

Cette distinction est très importante pour le sujet qui nous occupe, car la civilisation est essentiellement une accumulation de constructions nouvelles. Si la société ne produit et ne crée rien par elle-même, elle conditionne et conserve ces constructions; celles-ci dépendent de l'invention, qui relève de l'initiative individuelle.

2. ORTHOGENÈSE ET PROGRÈS

Pour qu'il y ait civilisation, au sens dynamique comme d'ailleurs au sens statique qui en dérive, il faut

qu'il y ait *variation*. Mais il y a variations et variations. Les unes se font d'une façon quelconque, dans n'importe quel sens; les autres en *séries ordonnées* avec *accumulation* ou *accentuation* dans une direction de certains caractères.

Ces séries sont un fait très important et très général. On en rencontre partout dans l'univers : dans la formation des astres, des planètes, des espèces vivantes. L'homme en a obtenu systématiquement, dans les techniques de l'élevage et de l'agriculture, par la sélection artificielle. Le monde vivant présente spontanément des séries analogues : le développement des pattes chez certains animaux fouisseurs, des pieds des équidés, des cornes de certains ruminants, l'accroissement de la taille chez les sauriens, celui des hémisphères cérébraux chez les vertébrés, etc... C'est ce que les biologistes appellent des *orthogénèses* (1), qui ont joué un rôle important dans l'évolution et qui consistent en des séries de mutations, de variations discontinues, dirigées dans un certain sens.

Le *progrès* social est un équivalent de ces orthogénèses biologiques : il est essentiellement une *succession de variations, de mutations, dans une direction*. Ce n'est pas autre chose. Il ne faut pas lui donner un autre sens.

Ce qui obscurcit beaucoup cette notion de progrès, c'est d'abord qu'on l'emploie, comme une entité, dans un sens global et vague, alors que le progrès n'a de sens que par rapport à des éléments bien définis qui forment des séries croissantes. C'est, ensuite, qu'on y attache des qualités sentimentales et morales; on veut voir dans le progrès quelque chose de *meilleur*, par

(1) De *orthos*, droit, et *genesis*, formation. Voir, par exemple, M. Caullery, *Le problème de l'évolution*, 1931, p. 354 et suiv.

fois de pire. Nous avons pris, en commençant, la ferme résolution d'écartier cette espèce de jugements, les jugements de valeur, qui sont étrangers à la science.

Dans la masse des faits sociaux, il y a deux grands domaines, où la notion, objective et expérimentale, de progrès apparaît très nettement : le domaine *technique* et le domaine *intellectuel*.

Lorsque les hommes ont voulu couper une branche ou abattre un arbre, ils ont usé d'outils, qui se disposent, dans le temps, en une série d'efficacité croissante : la pierre taillée, puis polie, la hache dont le tranchant est en pierre, en bronze, puis en fer, les divers types de scies métalliques, droites, puis circulaires, la scie mue mécaniquement. Le progrès dans l'outil est son *adaptation* plus exacte et sa plus grande *efficacité* dans la fonction qu'il remplit.

Lorsqu'on a voulu transporter des masses pesantes, on a utilisé successivement des moyens qui forment une autre série progressive : le portage humain, puis le portage animal, le traîneau, le rouleau, le chariot muni de roues, tiré par des ânes ou par des bœufs, plus tard, à partir du II^e millénaire avant J.-C., par des chevaux (1), la machine à vapeur, le camion automobile. La locomotive et l'automobile sont techniquement, à l'égard du transport, de sa puissance et de sa vitesse, un progrès. On pourrait multiplier les exemples dans l'immense domaine des techniques.

Le progrès dans la pensée, dans les connaissances, n'est pas moins facile à saisir.

(1) Sur les attelages, voir le bel ouvrage de Lefebvre des Noëttes, *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*, 2 vol., 1931. Sur la roue : G. Forestier, *La roue, étude paléo-technologique*, 1900.

La pensée est d'abord, *en elle-même*, un progrès. Les animaux, et les enfants qui ne parlent pas encore, ne vivent que dans le plan des actes, du mouvement des membres, le plan moteur; c'est là qu'ils font tous leurs progrès. La pensée est une espèce très particulière d'actes, qui ne sont pas exécutés au dehors, mais intérieurement, sans mouvements visibles, sur des *signes*, principalement les mots, qui remplacent les objets et les actes. Ces signes sont des substituts plus mobiles et plus maniables, qui *économisent* une masse de tentatives, d'essais difficiles, fatigants, souvent infructueux. En outre, ces signes peuvent être rapprochés, comparés, beaucoup plus facilement que les objets et les actes qu'ils représentent; ces opérations permettent d'apercevoir des rapports, des faits nouveaux. Comme l'outil, la pensée a déterminé une *adaptation* plus complète de la conduite aux actions extérieures et a considérablement accru l'*efficacité* de l'homme sur la nature. Ce sont des faits parallèles.

Le progrès *dans la pensée* consiste à multiplier, affiner, rendre plus exactes les idées et leurs relations. On y distingue de nombreux étages; je m'arrêterai un instant à trois ou quatre grands paliers.

Dans le stade *empirique*, la pensée reste en contact étroit avec les objets et les actes; elle a créé des signes concrets et très simples: les mots qui sont devenus usuels dans le langage courant. Pour progresser davantage, il a fallu qu'elle s'affranchît de l'action, qu'elle s'élaborât d'une façon autonome dans son propre plan. L'arithmétique, par exemple, n'a pu se développer que quand le nombre a été séparé des objets et considéré *en lui-même*. C'est le stade des *constructions imaginatives*, de la pensée *spéculative*, qui, à mesure qu'elle se détache davantage des objets et des sentiments, accumule des symboles, de plus en plus

abstrait, plus logiques, plus *rationnels*. Mais en s'éloignant des perceptions, en différant le contrôle et la vérification des signes qu'elle invente, elle risque de s'égarer, d'édifier des constructions arbitraires, de créer des symboles vides, des enchaînements fictifs. C'est ce qui lui est arrivé dans les religions, les théologies, les métaphysiques. Pour rester fidèle à sa fonction, qui est d'anticiper le réel en le représentant, il faut qu'elle rétablisse constamment le raccord entre ses constructions les plus hardies et les faits, qu'elle soit sans cesse convertissable en objets, en actes réels, comme le papier-monnaie en métal. C'est le stade *expérimental*, celui des connaissances les plus élaborées, celui des sciences.

Ces stades ne sont pas rigoureusement distincts, ils se recouvrent partiellement; ils ne se sont pas développés régulièrement. Ils n'en forment pas moins une *série progressive*, qui permet à l'homme, comme les techniques, de pénétrer plus *exactement*, plus profondément et plus *efficacement* dans le monde réel. C'est toujours le même parallélisme.

Nous tenons là deux types tout à fait nets, et similaires, de progrès sociaux. Mais que dire des institutions, de l'organisation de l'Etat, des associations, du droit, de la morale, des arts, etc.? Que signifie le progrès dans ces domaines? C'est ici qu'intervient la notion de *fonction sociale*.

3. LES FONCTIONS ET LEURS PROGRÈS

Prenons un exemple très simple. Dans un groupe élémentaire, une tribu de chasseurs, par exemple, de la sylvie équatoriale, vivre, c'est-à-dire se nourrir et se défendre, est à peu près la seule *fonction* qui apparaisse de prime abord. Mais à y regarder de plus

près, une série de fonctions sont en germe dans les conduites très simples de ces chasseurs. Ces fonctions se *différencient* dans les sociétés plus complexes. On a voulu définir le progrès par cette *différenciation*. Mais le progrès comporte surtout, nous l'avons vu, une *adaptation* plus exacte, une *efficacité* plus grande. D'autre part, à un certain degré de complication, il consiste aussi en une augmentation des *similitudes*, en une *égalisation* croissante : des langues, des religions, du droit, des coutumes, des idées. La fameuse standardisation moderne en est un exemple typique dans les techniques. La différenciation est un des *éléments* du progrès, elle ne suffit pas à le caractériser.

Un mammifère n'a pas seulement une matière plus complexe qu'une éponge ; cette matière y est ordonnée autrement, elle possède plus de *fonctions*, et des fonctions mieux adaptées, plus efficaces : de nutrition, de circulation, de régulation, de relation, etc.

Cette notion de *fonction* est très importante. Le donné social, comme le donné biologique, comprend un grand nombre de fonctions, qui peuvent se classer en quelques principaux groupes, dont la civilisation n'est, au fond, que la progression, plus ou moins corrélatrice. Ce sont ces groupes qu'il s'agit de déterminer par l'observation.

Je partirai des plus fondamentaux : ceux de l'action et de la parole. Les sociétés humaines diffèrent, en effet, essentiellement, de celles des animaux par le fait qu'elles dépensent leur activité dans un double plan : le plan moteur et le plan verbal, qui est celui de la pensée. Ces plans sont connexes, car la pensée est sortie de l'action, dont elle n'a été d'abord qu'un perfectionnement ; en se développant, elle l'a profondément transformée et accrue. Mais elle en est devenue,

comme je vous l'ai montré, plus ou moins *autonome*.

On s'est étonné de l'ingéniosité de certaines techniques dans des peuplades de niveau mental peu élevé : par exemple de l'invention d'un instrument de jet comme le boomerang chez les Australiens (1), ou de la métallurgie du fer chez les Africains. C'est que l'intelligence dans la conduite motrice et l'intelligence dans la conduite de la pensée, tout en présentant des connexions, ont pris des développements inégaux. Il n'est pas nécessaire d'aller en Australie ou en Afrique pour s'en apercevoir. Il suffit de regarder autour de soi pour constater que des individus, qui savent parfaitement *faire* leur métier, sont incapables de *comprendre* et d'*expliquer* ce qu'ils font. Le plan *verbal*, intellectuel, est distinct du plan *moteur*.

Nous avons ainsi deux premiers grands groupes de fonctions : les fonctions *techniques* et les fonctions *intellectuelles*. Mais il en existe d'autres, qui en sont distinctes, quoiqu'elles leur soient coordonnées. Sans prétendre à une classification définitive, je les rassemblerai en un troisième et un quatrième grands groupes : celui des fonctions de *jeu*, qui comprend les arts, et celui des fonctions de *direction et d'organisation sociales* : pouvoir, droit, morale, institutions.

Les domaines de la technique et de la pensée dépassent beaucoup en étendue les quelques exemples que je vous ai donnés pour y définir les progrès.

Les fonctions techniques.

Le groupe des fonctions techniques comprend des séries connexes, quoique distinctes.

(1) Louis Weber, par exemple, dans *Civilisation. Le mot et l'idée*. Exposé au Centre international de synthèse, 1930, p. 133.



Il y a d'abord la production, fonction *industrielle*, qui a pris dans l'humanité un développement extraordinaire. Les premiers hommes n'ont fabriqué d'abord qu'un très petit nombre d'objets. Ces objets ont été peu à peu étendus à tous les actes de la vie : manger, dormir, nous vêtir, nous déplacer, travailler intellectuellement, etc... Nous n'agissons plus sans objets fabriqués. Ceux-là mêmes qui s'en plaignent le plus font comme les autres. Nous sommes plongés dans un *milieu d'outillage*, que l'homme a créé. C'est par les inventions techniques qu'il a dominé et transformé la nature entière.

La distribution, les échanges, fonction *commerciale*, dépendent de la production, mais en sont distincts, car il y a des peuplades dont la production est relativement avancée et qui n'échangent à peu près rien au dehors, et d'autres qui sont surtout des intermédiaires. Lorsqu'un étalon maniable et fixe, un certain poids de métal, a été substitué au troc, puis que sa valeur a été garantie par la frappe, une nouvelle fonction est née : la fonction *financière*, qui a pris un développement considérable avec les inventions du papier-monnaie, du billet à ordre, avec les banques, les institutions de crédit. Or l'étalon métal n'apparaît qu'à la fin du III^e millénaire avant notre ère, la monnaie proprement dite qu'au VII^e siècle avant J.-C. La fonction financière est donc bien une fonction nouvelle et distincte.

Une quatrième série de fonctions techniques comprend de nombreuses techniques *spéciales* : les procédés mis en œuvre par la médecine, la chirurgie, l'art de la guerre, etc...; on pourrait y rattacher les pseudo-techniques de la magie et du rituel religieux. Elles sont liées aux fabrications et aux échanges, mais n'en constituent pas moins des techniques particulières.

Les fonctions intellectuelles.

De même que les fonctions techniques, l'homme a prodigieusement développé les fonctions intellectuelles. Comme l'outil, il a généralisé le langage et la pensée. Nous ne faisons à peu près rien non plus sans paroles extérieures ou intérieures.

Or l'homme n'a pas toujours parlé, il a commencé par parler très peu, à de rares occasions; l'enfant ne naît pas avec une pensée toute faite. La pensée est une *construction*, psychologique et sociale, très compliquée et progressive, qui s'est faite au cours de l'action. Je reviendrai sur cette construction. Je me contente pour le moment de signaler, sans l'expliquer, une création qui appartient à un stade intellectuel très avancé, le stade spéculatif, et qui a joué un grand rôle dans toutes les civilisations : celle du monde *imaginaire* des religions, le monde des *dieux*, qui sont des êtres semblables aux hommes, mais qu'on ne peut normalement ni toucher, ni voir, ni entendre — quoiqu'on les fasse parler quelquefois —, êtres insaisissables, très puissants, qu'on fléchit par des cadeaux, des prières, par la menace et la persuasion.

Quand les dieux ont été dépouillés de la personnalité concrète par les philosophes, ils sont devenus des êtres de la *métaphysique*, qui ont le même caractère d'être comme un papier-monnaie non convertissable en objets et actes perceptibles. Le langage est rempli de ces notions, qui n'ont pas été vérifiées, qui ne correspondent à aucun objet réel et dont la pensée expérimentale a grand mal à se débarrasser. L'une d'elles a eu une fortune singulière : c'est celle d'*esprit* conçu comme opposé et supérieur à la *matière*. Elle est une invention spéculative toute récente, car elle remonte seulement à la philosophie grecque.

Une autre espèce d'êtres intellectuels abstraits, très

intéressants, sont ceux des *mathématiques*. Les plus simples, les nombres, les figures courantes de la géométrie, ont été soumis depuis longtemps à la vérification. Parmi les plus subtils et les plus abstraits, un grand nombre ont été utilisés dans les sciences; leur validité a été ainsi contrôlée. Mais ils ont été conçus le plus souvent dans une démarche purement *spéculative* de la pensée, ils ont été inventés sans intention d'être vérifiés. Ils nous amènent à une notion très importante, qui présente des caractères particuliers : la notion de *jeu*.

Le jeu. La fonction de jeu.

Les mathématiques pures sont une sorte de jeu. Il y en a beaucoup d'autres. Les animaux, les enfants ne sont pas seuls à jouer. Le jeu a une très grande importance dans notre vie. Nous jouons constamment : à la conversation, à des réceptions et des fêtes, à la lecture de romans, à des spectacles, à des sports, sans parler de la part de jeu dans les occupations familiales et professionnelles. Le jeu a eu un rôle énorme dans les inventions, les découvertes. Les grands inventeurs, les créateurs, sont, à bien des égards, des joueurs.

Le jeu présente ce caractère d'être une action, mais une action particulière, qui n'a pas d'objet, de but, qui ne sert à rien. Il est *originellement* un *simulacre*, une *figuration* des événements, *tels qu'on désire qu'ils se réalisent*, en épargnant les soucis, les luttes, les échecs réels (1). Il est attrayant, intéressant, il engendre la joie. Il est une *représentation*, comme la pensée, et en même temps un *appel d'énergie*, comme l'action. Il

(1) Cette conception du jeu est celle de Pierre Janet, *De l'angoisse à l'extase*, T. II, 1928, p. 435 et suiv.

s'apparente à la pensée, puisqu'il crée des êtres *imaginaires*, et à la technique, puisqu'au lieu de penser seulement les actes, il en *exécute*.

En lui-même, il n'est pas une fonction spéciale, puisqu'il est à la base de toutes les activités motrices et verbales. Mais en se développant, il s'est pris lui-même pour objet, il s'est créé des règles, des institutions, des formes d'activité sociale, qui ne se confondent ni avec celles des techniques, ni avec celles de la pensée. C'est ce que montrent les *sports*, qui ont joué un rôle important, par exemple, chez les Grecs et les Anglo-Saxons, et les *arts*, qui ont donné aux civilisations des physionomies si diverses et séduisantes.

Les arts — danse, musique, plastique, littérature d'imagination — existent à quelque degré dans tous les groupes humains. Ils ont progressé en même temps que la technique et la pensée, quoique très inégalement, sans liaisons rigoureuses. Mais que faut-il entendre par *progression* dans les arts?

La notion de progrès n'est pas universelle. Elle ne s'applique, je vous l'ai dit, qu'à des éléments bien définis, qui présentent des séries croissantes. Or, il y a dans l'art un élément qui échappe à cette notion de série : le *sentiment de la beauté*. C'est une forme du plaisir, qui accompagne le jeu. Il peut être plus ou moins vif; mais il n'y a pas de progrès dans le plaisir. Il est donc bien entendu, une fois pour toutes, que *quand nous parlerons de progrès dans les arts, il ne sera pas question de la beauté*.

Mais de quoi parlerons-nous alors? L'art est un acte matériellement exécuté et, en même temps, une figuration. En tant qu'action, *il participe des fonctions techniques*; en tant que figuration, *des fonctions intellectuelles*. Une symphonie n'est pas nécessairement plus belle qu'un chant de paysan, mais elle présente

des modes et des sonorités plus variées; elle utilise des instruments, qui dépendent de l'état des techniques et qui ont joué un grand rôle dans le développement musical. Des arts nouveaux sont nés : les diverses espèces de gravures, le cinéma. Il y a donc dans les arts un progrès : *le progrès technique*. Il y en a un autre, qui peut être envisagé *par analogie avec celui de la pensée*. Des sculptures comme celles du Parthénon ne sont peut-être pas plus belles que la frise magdalénienne de Cap Blanc, mais elles reproduisent plus complètement l'anatomie, les mouvements; elles suggèrent et condensent, comme la pensée, beaucoup plus de choses, des choses plus complexes et plus délicates. Il en est de même de la musique, de la littérature d'imagination. L'art sous toutes ses formes, plastiques et littéraires, est devenu aussi plus varié et plus personnel; il a multiplié ses thèmes et considérablement étendu son domaine.

Il y a donc *des éléments progressifs* dans les arts comme dans les techniques et la pensée. Et l'observation montre qu'ils en dépendent, tout en restant plus ou moins autonomes.

Les fonctions d'organisation et de direction.

Les hommes ne poursuivent pas isolément ces activités techniques, intellectuelles, de jeu; ils les exercent *collectivement*.

Dans les sociétés les plus simples, les collectivités se réduisent à peu près à une seule : la famille ou le clan. Elles se sont diversifiées et spécialisées. Cette évolution a produit des groupements, des institutions, des organismes de toutes sortes : classes, religions, écoles, corporations, sociétés et associations, unités territoriales telles que les communes, les provinces, les nations, qui exercent une quatrième espèce de fonctions,

distincte des précédentes : *les fonctions d'organisation et de direction* (1).

Parmi ces groupements il en est un qui présente une importance de premier plan : *l'unité politique*. Cette unité diffère des autres par de nombreux caractères (2). Ses fonctions sont multiples; elle représente le groupe au dehors, organise sa défense, maintient l'ordre et une certaine direction à l'intérieur, veille à l'équilibre entre les autres groupements, et aussi, ce qui est essentiel, à l'équilibre entre l'individu et les groupes dont il fait partie, afin de le protéger contre leur tyrannie. Elle a un pouvoir de coercition, qu'elle exerce par la force. Outre ces fonctions de *puissance publique*, l'unité politique assure elle-même une part, plus ou moins grande, selon leur intérêt public, des fonctions spécialisées dévolues aux autres groupes sociaux; c'est proprement, dans le droit moderne, la fonction *administrative*.

A la fonction politique est étroitement liée la *fonction juridique*. La *fonction morale* est de même nature que la fonction juridique; elle établit et formule des règles impératives, mais plus souples, plus complexes, dont la diversité est un caractère distinctif important des civilisations.

Comment concevoir le progrès dans ces fonctions directrices et coordinatrices?

Comme les fonctions de jeu, elles ont un double aspect : *technique et intellectuel*. Techniquement, les divers organismes sociaux accomplissent plus ou moins complètement et exactement leur fonction. Une entre-

(1) Pour être complet, il faudrait ajouter : de coordination, de régulation.

(2) Ils ont été bien définis par M. Hauriou, dans *La science sociale traditionnelle*, 1896, p. 361 et suiv.

prise de balayage a pour fonction de balayer ; elle peut s'en acquitter d'une façon plus ou moins satisfaisante. Intellectuellement, les membres d'un groupement, d'une association, se représentent diversement sa fonction, la comprennent, la jugent, et réagissent ainsi par leur volonté, leurs sentiments et leurs croyances sur son évolution. Le progrès des fonctions d'organisation et de direction peut donc être conçu, comme celui des fonctions de jeu, sur un double type : progrès *technique*, objectif, dans la structure et le développement de la fonction par rapport à son objet ; progrès *intellectuel*, subjectif, des représentations et des croyances, notamment par leur passage de l'empirique au rationnel (1) et du rationnel à l'expérimental.

Mais il y a une difficulté : les progrès de ces divers groupes ne peuvent pas être isolés. S'ils sont souvent concordants, ils sont aussi souvent *antinomiques*. La société, comme la vie et l'intelligence, se débat au milieu de perpétuelles oppositions et contradictions (2). L'un des attributs du progrès est dans les *solutions* qu'il apporte à ces antagonismes incessants. Ces antagonismes sont d'ailleurs une *condition même du progrès* : sans les oppositions, la vie sociale demeurerait purement statique, immuable, de même que la matière n'est en mouvement que parce qu'elle est le siège de *dissymétries*.

Ces solutions peuvent être *progressives*. Lorsqu'elles le sont, c'est souvent, comme la pensée, dans le sens d'une généralité, d'une rationalité plus grandes, et en outre, d'une adaptation plus exacte de l'abstraction à la réalité.

(1) Bons exemples dans Paul Perrier, *L'unité humaine*, 1931 ; mais il omet le stade suivant : du rationnel à l'expérimental.

(2) G. Tarde et M. Hauriou ont particulièrement appelé l'attention sur ce fait.

L'unité politique, par exemple, qui est déjà un progrès dans le gouvernement par rapport à la féodalité, a été d'abord détenue par un souverain de fait dans son intérêt personnel, puis dans un intérêt *plus général* de famille, de classe, de cité, de nation. Un plus grand progrès a été de la réaliser indépendamment de toute personne, de toute caste, comme *l'incarnation abstraite de l'intérêt général*. Mais cet intérêt général, *rationnel*, est très difficile à dégager *expérimentalement* : c'est à quoi tendent obscurément, péniblement et très imparfaitement, les nations modernes.

4. LA CIVILISATION ET LES CIVILISATIONS. SES LIMITES. CLASSIFICATION DES CIVILISATIONS

Nous avons maintenant tous les éléments nécessaires pour nous rendre compte de ce qu'est la civilisation dans l'ensemble des faits sociaux.

Si les progrès des diverses fonctions, que j'ai rassemblées en quatre grands groupes, étaient tout à fait indépendants, il n'y aurait pas de notion générale de civilisation. Mais l'observation montre que ces progrès interfèrent, qu'ils sont liés entre eux, et cette liaison est *réciproque*, c'est-à-dire que les progrès d'une fonction entraînent ceux d'une autre, et que ceux-ci réagissent à leur tour pour en déterminer de nouveaux dans la première.

C'est ainsi que, par exemple, les progrès techniques dans les transports (machine à vapeur et automobile) ont profondément transformé la vie économique et sociale. Ces transformations ont engendré de nouveaux besoins, qui ont exigé de nouveaux progrès dans la vitesse et la capacité des transports. Les exemples de ces corrélations sont innombrables, dans les inventions : des cartes géographiques, du gouvernail

des navires, de l'attelage et de la selle des chevaux, de la poudre, de la boussole, du télescope, de l'imprimerie, de la dynamo, de la radiophonie, etc...

Le « matérialisme historique » a eu le grand mérite de faire comprendre l'importance primordiale dans l'évolution sociale des *fonctions économiques*, que les sociologues avaient trop négligées ; mais il a eu le tort d'omettre *l'action en retour* des autres fonctions. Les progrès intellectuels, artistiques, politiques et moraux ont exercé une action récurrente sur l'économie.

Cette notion de corrélation interfonctionnelle a remplacé, dans toutes les sciences, la vieille notion de cause efficiente, explication naïvement anthropomorphique, qui dérive de la fabrication des outils. Elle trouve en sociologie un très vaste champ d'applications et d'études, extrêmement intéressant et important, qui a été à peine abordé. Elle permet de concevoir la civilisation comme une *progression corrélatrice de fonctions*.

Mais si toutes les fonctions sont interdépendantes, elles présentent en même temps une autonomie relative. Leurs corrélations ne sont que partielles. Leur vitesse de progression est irrégulière et inégale : une fonction avance, s'arrête, repart ou rétrograde, alors qu'une autre a une allure très différente. Il en est de même en biologie. Les sociétés sont beaucoup plus instables que les organismes vivants ; mais un autre fait remarquable, en sociologie comme en biologie, est la rapidité de développement de fonctions à certaines époques, dans certains groupes : elles présentent des *explosions*, suivies de longues périodes d'*arrêt* et de *régression*.

C'est ce qui explique les reculs dans la civilisation et la *variété des civilisations*, la diversité de leurs niveaux. Donc, d'une part, les dépendances et les liaisons per-

mettent de dégager la notion positive et objective d'une certaine progression d'ensemble et par suite l'idée générale de civilisation : comme une *progression corrélative, irrégulière et inégale, de fonctions*. D'autre part, l'autonomie partielle des variations maintient *les différences, l'inégalité dans l'avancement et les variétés* des civilisations particulières.

La civilisation est ainsi un ensemble de caractères bien définis des faits sociaux. Quelles en sont les *limites* dans le temps et dans l'espace ?

Limites.

Dans le temps, y a-t-il un niveau à partir duquel la civilisation a commencé, alors qu'au-dessous elle n'aurait pas encore existé ?

On a souvent opposé la civilisation à la barbarie et celle-ci à la sauvagerie. On a cherché de nombreux critères de ces distinctions, en les tirant tantôt des techniques, tantôt de la pensée, de l'art, ou de l'organisation sociale. Mais on n'y a pas réussi, parce qu'aucun critère isolé ne caractérise la civilisation et que les diverses fonctions existent toujours à quelque degré. Les mots civilisation, barbarie, sauvagerie n'ont qu'un sens relatif. Il faut renoncer à les opposer. Il y a des peuples *plus ou moins* civilisés, il n'y a pas à proprement parler de *non civilisés*, et surtout de *civilisation des non civilisés*, ce qui est une contradiction un peu trop manifeste.

Dans l'espace, à quelle étendue et à quelles espèces de groupes sociaux la notion de civilisation s'applique-t-elle ?

La civilisation n'est pas liée à une unité politique.

Elle s'étend au delà (1), à des groupes de ces unités (la civilisation méditerranéenne, celle de l'Amérique ou de l'Extrême-Orient); ou, en deçà, à une fraction de ces unités (la civilisation de la Gaule romaine, de la Provence française); à des personnes morales ou même à des groupes sans personnalité juridique: par exemple à une classe sociale, limitée dans le temps et l'espace (aux paysans du Limousin pendant le moyen âge, à la noblesse de cour sous Louis XIV, etc.).

L'essentiel est que le groupement considéré possède *tous les types de fonctions*, dont le développement ou l'état constitue la civilisation. Il n'y a pas de civilisation d'un groupe qui n'exerce *qu'une seule fonction*, en tant qu'il l'exerce *uniquement*, des cordonniers, par exemple, en tant qu'on les considère seulement comme fabricants de chaussures. C'est pourquoi il n'y a pas de civilisation bouddhique, ou chrétienne, comme vous l'entendez dire constamment, parce qu'un ensemble de croyances et de rites, pas plus que la pratique de la médecine ou du barreau, ne constitue une civilisation: il n'en est qu'un *élément*. Mais il y a une civilisation grecque, arabe, byzantine, une civilisation des peuples qui pratiquent le bouddhisme ou le christianisme, parce qu'ils sont doués de toutes les fonctions.

Le champ de la civilisation, qui va ainsi des plus petites unités à la terre entière, depuis les origines de l'humanité jusqu'à nos jours, est immense. Comment le dénombrer, le classer?

Classification.

Une classification complète devrait être faite autant

(1) E. Durkheim et M. Mauss limitent, à tort, à ce cas la notion de civilisation. (Voir *La civilisation. Le mot et l'idée*. Exposés au Centre international de synthèse, 1930, p. 81-106.)

du point de vue *statique et morphologique* que du point de vue *dynamique et génétique*. Car il existe de multiples caractères des civilisations qui les différencient, mais qui sont de même niveau dans le progrès : tel type d'habitation, tel système d'idées religieuses, telle forme de gouvernement, etc... Le point de vue dynamique est toutefois le plus important, comme je vous l'ai dit en commençant, parce qu'il est explicatif. C'est aussi celui qui se prête le mieux à une vue d'ensemble, extrêmement rapide, comme celle qu'il me reste à vous donner : elle permet de ne considérer que de très grandes étapes à une très petite échelle.

J'en distinguerai trois principales, qui présentent des caractères suffisamment définis pour qu'on puisse les différencier : 1° *les premiers stades* de la civilisation, comprenant le paléolithique et le néolithique; 2° *les formes moyennes*, celles des grands empires anciens du Proche et de l'Extrême-Orient, de l'Amérique centrale (Mexique et Pérou); 3° *les formes les plus évoluées*, qui ont leur point de départ chez les Grecs et se sont épanouies en Europe et en Amérique dans les temps modernes.

Ces divisions n'ont rien d'absolu, elles se pénètrent à leurs confins; elles ne peuvent pas être définies par un caractère unique, mais par des caractères *corrélatifs des quatre grands groupes de fonctions*. La deuxième se distingue de la première par les agglomérations urbaines, où les techniques se multiplient; par certains métaux et l'écriture; par une concentration puissante du pouvoir; par le développement des idées, des arts, de la littérature. La troisième est caractérisée par un ensemble de mutations nouvelles : par l'élaboration du savoir rationnel et expérimental, par la science; par les techniques qui en dérivent; par la réalisation partielle des notions abstraites et expéri

mentales de l'Etat et du citoyen ; par une coordination et une élaboration beaucoup plus complète des fonctions sociales.

DEUXIÈME PARTIE

LES PRINCIPALES ÉTAPES DE LA CIVILISATION

Décrivons à très larges traits les principaux caractères de ces trois grandes étapes, en insistant sur ces *corrélations progressives* qui sont la trame de la civilisation.

1. LES PREMIERS STADES DE LA CIVILISATION

Les premiers stades de la civilisation, pendant le paléolithique et le néolithique, sont de beaucoup les plus longs (1), mais aussi les plus importants, ceux où les acquisitions fondamentales ont été les plus nombreuses, les plus difficiles et les plus décisives, où les principaux genres de vie, les types essentiels de la conduite et de la pensée, de l'art et de l'organisation sociale se sont construits à partir de l'indifférenciation première et se sont fixés dans leurs grandes lignes. C'est pendant cette période que les hommes ont fait le plus d'*inventions* capitales.

Vous savez que les divers stades du *paléolithique* sont représentés par trois principaux groupes de types humains : ceux du *pléistocène inférieur* (2), proches encore des anthropoïdes ; le type uniforme du *pléistocène moyen* (3), un peu plus élevé dans l'échelle bio-

(1) Sur une durée totale de l'humanité, de l'ordre de 100.000 ans, le néolithique n'en couvre que 10 à 15.000, l'âge des métaux, jusqu'à nos jours, 5.000 environ.

(2) Heidelberg, Piltdown, Pékin. (3) L'homme de Néanderthal.

logique, mais dont les caractères, notamment ceux des circonvolutions cérébrales, sont encore primitifs; enfin les types polymorphes du *pléistocène supérieur* (1), qui sont beaucoup plus voisins de ceux des hommes actuels.

Les techniques.

Des deux premiers stades au troisième, *les techniques*, comme les caractères anthropologiques, présentent des mutations et une progression tout à fait nettes. Au pléistocène inférieur et moyen, elles ne consistent guère que dans une appropriation assez rudimentaire du silex, l'entretien et peut-être la production du feu (les techniques du bois ont disparu). Le traitement du silex ne constitue encore qu'une activité technique *primaire*, l'outil étant taillé pour un usage immédiat, sans être approprié pour en fabriquer d'autres.

Il en est autrement au pléistocène supérieur, où la fabrication successive d'objets sert à construire des outils complexes : polissoirs, flèches et propulseurs, aiguilles percées de chas; ce sont des opérations enchaînées. L'outillage se différencie dans sa matière : pierre, os, bois de renne, ivoire, et dans ses usages : armes et outils spécialisés tels que pointes de sagaie, harpons, burins, lampes. Les techniques de la parure et des arts plastiques apparaissent. Au néolithique, on constate des progrès d'une portée plus grande encore : la culture des plantes alimentaires et textiles, la charrie, la domestication des animaux, la fabrication de la poterie, l'usage de la roue.

Voilà en quelques mots ce que nous fait voir l'archéo-

(1) Grimaldi, Cro-Magnon, Chancelade, et diverses variétés orientales. Voir l'excellent résumé de P. Rivet, dans *Nouveau traité de psychologie*, publié chez Alcan, T. I, 1930, p. 77 et suiv.

logie. Mais à ces progrès des techniques en correspondent d'autres, qu'il faut deviner parce qu'il n'en reste aucun témoignage direct.

Les fonctions intellectuelles.

Il n'y a pas cinquante ans, on croyait généralement que l'homme était né avec les facultés mentales qu'il possède aujourd'hui. La psychologie, telle qu'on nous l'enseignait dans la classe de philosophie, ne faisait guère que développer l'explication de la Bible : quand Dieu eut créé Adam et Eve, il leur montra les animaux et les objets et leur apprit à les *nommer*. L'étude expérimentale, psychologique et sociale, des animaux, des enfants, de certains malades, l'observation de peuplades arriérées, a introduit l'évolution dans le domaine de la pensée, et montré que notre vie intellectuelle actuelle n'est que l'étage supérieur d'une construction très complexe, qui s'est édifiée progressivement.

Avant de parler et de penser avec des mots, l'homme a inventé de nombreuses façons d'agir qu'aucun animal ne connaît (1) : il a, par exemple, exploré bien plus complètement le milieu ; il s'est servi d'objets, il en a fabriqué. Ce sont de nouvelles réactions *motrices*, très importantes.

Puis est venue la prodigieuse invention du langage. Elle est liée à un fait social : la *coopération* et le *commandement*. Les animaux supérieurs pratiquent la collaboration et la direction sociales : une meute, par exemple suit un chien meneur qui la conduit. Mais il y a une nouveauté capitale dans les conduites humaines (2). Le chien meneur exécute les mêmes actes

(1) Voir Pierre Janet, *De l'angoisse à l'extase*, T. I, 1926, pages 215-218.

(2) Mise en évidence d'une façon tout à fait claire par Pierre Janet, *ibid.*, p. 217.

que ceux qui le suivent : il court et aboie ; l'homme qui dirige, le chef, n'accomplit pas *la même action* que ceux qui obéissent : il ne fait rien avec ses membres, il *commande*. Il a fallu pour cela qu'il créât des signes, qu'il se fît comprendre par la voix. Les hommes primitifs, qui se sont distingués ainsi de leurs compagnons pour les diriger en parlant, ont fait l'invention la plus capitale peut-être de l'humanité. C'est le début de la vie intellectuelle proprement dite, de toutes les conduites *verbo-motrices*, du développement de la *pensée*. Cette évolution a dû se faire au paléolithique. Si les bâtons ornés et sculptés qu'on rencontre au paléolithique supérieur sont des bâtons de commandement, ils attestent matériellement ce fait de premier plan.

L'art.

A la même époque, au paléolithique supérieur, apparaissent la *parure* et le *dessin*, d'où sortira l'immense développement du luxe et des arts plastiques. On a voulu expliquer l'origine du dessin par la *magie*. C'est renverser l'ordre des termes ; car la magie suppose le dessin, elle implique la perception d'une ressemblance entre le dessin et l'objet. Les seules observations qu'on a pu faire sur la genèse du dessin, chez les enfants, montrent qu'elle est complètement étrangère à la magie : l'enfant trace d'abord des traits au hasard, il prend plaisir à cette activité sans but, qu'il développe pour se divertir (1). L'art a commencé par être une activité de *jeu*, qui a pris *plus tard* un caractère magique.

Il en est de même de la parure. Les *cérémonies* et les *danses*, qu'attestent quelques-uns des dessins pa-

(1) Voir G.-H. Luquet, *Le dessin enfantin*, 1927.

léolithiques, dérivent du besoin de se réunir, d'imiter, de *figurer des événements qu'on désire, qui font plaisir*, et cette figuration stimule l'activité. Ce n'est que plus tard qu'elles ont été interprétées et exécutées magiquement.

Magie et religion.

La *magie* est une conduite en quelque sorte mécanique; quoique fondée sur de fausses *relations*, elle ressemble par ce fait à la science. La religion est une manière morale d'agir, par des cadeaux, des prières, l'expression de sentiments, à l'égard de *personnes* invisibles semblables aux hommes. La distinction est très claire *pour nous*; mais les primitifs, comme les enfants, ne la font pas. Ils ne distinguent pas ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Aussi ces deux conduites sont-elles restées pendant très longtemps et sont-elles encore souvent *indifférenciées*. On y rattache les pratiques à l'égard des morts.

Les morts.

Les hommes du paléolithique moyen et supérieur s'occupaient déjà des morts : ils leur mettaient une pierre sous la tête, pliaient leurs membres (ou les laissaient pliés) dans la position fléchie du sommeil, les entouraient de quelques objets usuels. On a interprété ces faits en projetant dans le passé des conduites beaucoup plus récentes. On en a déduit que l'homme de Néanderthal, au pléistocène moyen, pratiquait le *culte* des morts, qu'il se représentait même un monde *suprasensible*. C'est aller beaucoup trop vite : *prendre soin* n'est nullement équivalent à *rendre un culte*. Les soins s'expliquent par des sentiments instinctifs de sympathie ou de peur, par une simple continuation de la conduite à l'égard du vivant. Des chimpanzés manifestent du désespoir devant la mort d'un compa-

gnon (1). L'homme de Néanderthal a été plus loin : il est intervenu par des actes au lieu d'exprimer seulement sa douleur. Au pléistocène supérieur, la flexion des membres du mort est parfois si violente, qu'elle implique l'intention de l'immobiliser, afin de l'empêcher de venir troubler les vivants. Mais il y a encore loin de cette crainte à la croyance en un double invisible, dans un monde imaginaire. Bien *au contraire* : si l'homme du pléistocène supérieur brise les membres ou les ligote, c'est précisément parce qu'il craint une action du *corps même*, ici-bas. Pour le primitif, qui ne distingue pas le mort du vivant, le défunt vit comme les arbres, les pierres, la lune : il est un *cadavre vivant*. Il ne semble pas que l'homme du paléolithique ait dépassé ce stade.

Au néolithique, il incinère des morts ; c'est une façon plus complète de s'en débarrasser. Mais les survivances ultérieures attestent qu'il ne croyait pas à leur disparition définitive. C'est donc qu'il a commencé à distinguer la forme visible et une forme d'existence plus mobile, normalement invisible, quoique toujours corporelle, du mort. (Je vous ai dit que la notion d'un « esprit » « immatériel » ne remonte pas au delà des Grecs.) On tirerait des conclusions analogues de *l'art néolithique*, qui est en régression *technique* sur le bel art des Magdaléniens, mais dont les idoles informes sont des *symboles*, c'est-à-dire des représentations d'êtres *intellectuels imaginaires*. L'homme a donc alors commencé à se poser des questions sur l'origine et le fonctionnement des choses, premiers linéaments de la pensée *spéculative*. Il y a répondu par la *magie* et *l'animisme*.

(1) R. M. Yerkes, *The great Apes*, 1929, pp. 298-299.

Les connaissances.

La pensée s'est développée, en même temps, dans une autre voie : celle de *l'observation* et de *l'expérience*. La culture des plantes est née de la cueillette, de la germination accidentelle de graines tombées sur le sol. Mais il a fallu que l'homme perçût un rapport entre le germe et la plante qui en sort ; c'est un acte caractérisé d'*observation*. L'idée de provoquer la germination, en semant intentionnellement le grain, est un premier rudiment de cette autre forme de l'esprit scientifique : *l'expérimentation*. La domestication des animaux exige des opérations complexes, enchaînées et prolongées : la détention, l'appriivoisement, la reproduction à l'état domestique, le dressage et l'asservissement.

En conquérant ainsi peu à peu la nature, les néolithiques ont pris une attitude *active*, qui a commencé à leur en faire entrevoir le mécanisme. Car, pour bien comprendre les choses, il faut savoir s'en servir. Tant que l'homme a vécu en *parasite*, par la cueillette et la chasse, il n'a guère eu qu'une vue *spectaculaire* des êtres. En utilisant les êtres vivants, en constatant l'action sur ses cultures de la pluie et des eaux, du soleil et de la sécheresse, des saisons, de la durée, en éprouvant sa dépendance à l'égard de la nature, les limites de son pouvoir, l'homme a accumulé inconsciemment les premiers germes d'observations, qui deviendront, après bien des avatars et de fausses interprétations, les connaissances du monde.

La fixation au sol, les techniques agricoles, ont permis aux néolithiques de vivre autrement que dans la recherche anxieuse et incessante d'une nourriture précaire, de lier avec la nature des rapports plus profonds, de multiplier, dans la vie sédentaire et pastorale, des relations sociales complexes et permanentes,

qui ont engendré de nouvelles façons d'agir, de sentir et de penser.

Vie sociale.

Les hommes se groupent en villages, parfois fortifiés. Les échanges se multiplient. Par endroits des masses compactes se concentrent; l'érection d'énormes monuments mégalithiques suppose une main-d'œuvre importante, commandée par des chefs déjà puissants.

Cette longue période préhistorique, qui a été une grande période de progression et d'initiatives, qui a créé les premières sociétés humaines, présente donc un *complexe* de développements corrélatifs dans toutes les fonctions.

2. LES FORMES MOYENNES DE LA CIVILISATION

La plupart de ces peuplades ont été détruites, décimées, ou conquises. Un petit nombre sont restées jusqu'à nos jours à divers stades de la préhistoire, dont elles nous présentent comme des raccourcis stéréotypés, quoique très déformés. Elles ont été arrêtées depuis des millénaires par des *facteurs externes*, principalement l'isolement, et par des *facteurs internes*, peut-être par la race, dont on ne sait rien, plus probablement par une insuffisance fonctionnelle, une trop grande rigidité des institutions et des croyances, qui font obstacle aux initiatives.

Genèse.

Les grandes civilisations anciennes qui ont dépassé ces stades sont sorties de petits noyaux initiaux, qui se sont formés dans cinq ou six régions étroitement délimitées de la zone tempérée ou chaude : la vallée moyenne et le delta du Nil, les terres basses de la

Mésopotamie, les îles de l'Égée, la région de l'Indus, le cours moyen et inférieur du Fleuve Jaune en Chine, certains districts de l'Amérique centrale et du N. O. de l'Amérique du Sud. Ces petits foyers ont été l'œuvre d'agriculteurs sédentaires. Le rôle des nomades a été surtout de véhiculer les influences et de réunir temporairement de vastes régions sous un même pouvoir. Il est remarquable que ces foyers agricoles primitifs se soient formés, pour la plupart, sur les bords d'un grand fleuve, où le sol présentait une fertilité exceptionnelle, mais imposait en même temps, pour être mis en valeur, des efforts, des initiatives, des travaux collectifs importants. Les conditions ont été différentes dans les îles de l'Égée, dont la brillante civilisation a été surtout l'œuvre de marins et de marchands.

Les travaux d'irrigation, de drainage, d'assèchement, etc., ont provoqué l'invention des premières machines hydrauliques, dont on se sert encore aujourd'hui dans certaines régions. Les transports maritimes lointains des Egéens ont donné un grand essor aux techniques de la navigation. Pour être efficaces et durables, profitables à la communauté entière, ces progrès ont exigé une coordination croissante du travail, une organisation et une centralisation puissante du *pouvoir politique*.

Il y a donc eu, dès l'origine de cette nouvelle progression, une *interdépendance* étroite entre les conditions naturelles, l'invention, les fonctions techniques, intellectuelles et d'organisation sociale.

Le pouvoir.

Nous sommes le mieux renseignés sur cette première évolution des grandes civilisations antiques par l'Égypte et la Mésopotamie, où, dès la fin du IV^e mil-

lénnaire avant notre ère, les premiers rois ont créé les principes et les institutions de la *monarchie la plus absolue* qui ait été réalisée. Ces autocrates disposaient du travail, des biens, de la vie de leurs sujets; en Egypte, ils ont même monopolisé l'industrie et le commerce extérieur. Quand la Chine sort de la légende pour entrer dans l'histoire, sous les Tchéou, entre le X^e et le VIII^e siècle avant J.-C., le pouvoir est aux mains de monarques puissants, chefs militaires et administrateurs qui répartissent et contrôlent les cultures, qui fixent les ensemencements (1). Il en a été de même dans l'Inde, au Mexique, au Pérou.

Cette concentration du pouvoir, fondée sur une accumulation de la richesse, et réciproquement, a entraîné une transformation dans les *croyances*.

(a) *L' religion.*

Nous avons vu se former chez les néolithiques la notion de doubles invisibles, l'animisme. La royauté absolue a fait apparaître dans sa plénitude la puissance de chefs, redoutés et vénérés, doués de pouvoirs beaucoup plus considérables que ceux du commun des mortels. Cette forme royale de puissance a été transférée au monde invisible. C'est ainsi qu'est née la croyance à de *grands dieux*, construits sur le modèle des monarques, d'abord despotiques et capricieux, plus humanisés à mesure que le pouvoir a évolué au cours des âges. Les rois sont devenus eux-mêmes des dieux, ou leurs représentants sur la terre, ce qui a beaucoup accru leur puissance; nouvel exemple d'actions réciproques.

L'écriture.

Une innovation, dont les conséquences ont été encore

(1) Henri Maspéro, *La Chine antique*, 1927.

plus grandes parce qu'elle survivra à toutes les religions, est l'invention de *l'écriture*. Elle apparaît en Egypte et en Mésopotamie à la fin du IV^e millénaire, vers le XI^e siècle avant notre ère en Chine; elle a été importée au VI^e siècle dans l'Inde. M. Moret a montré qu'en Egypte elle est liée à la constitution du pouvoir royal, que l'écriture a commencé d'abord par noter les noms des chefs. En se développant, elle a considérablement augmenté leur prestige, leurs moyens d'action et leur puissance. Elle a progressé elle-même dans le sens d'une abstraction croissante : du pictographique au phonétique, puis à l'alphabétique.

Connaissances.

L'écriture, la multiplication des industries, des échanges et des relations sociales ont entraîné d'autres *développements de la pensée* dans la voie de l'expérience. Les premiers problèmes de numération, de mesure, de géométrie, ont été pratiquement résolus. L'histoire commence avec les annales fixées sur des tablettes de brique cuite. L'observation du ciel, qui a été poussée très loin en Mésopotamie, a conduit à dégager une notion capitale : celle de la régularité des phénomènes célestes, première notion de *l'idée de loi*.

Arts.

La concentration et la capitalisation de la richesse ont favorisé et provoqué un merveilleux épanouissement de tous les arts, dès la fin du IV^e millénaire en Egypte et en Mésopotamie, à partir du X^e siècle en Chine, du II^e avant notre ère dans l'Inde sous la première grande unité politique des Maurya.

Ces nouveaux progrès, qui inaugurent les grandes civilisations antiques, ont été connexes dans tous les

domaines. Ils se sont développés ensuite dans toutes les fonctions, mais irrégulièrement, inégalement, par poussées, les périodes *organiques*, de construction, alternant avec des périodes *critiques* (1), d'arrêt ou de régression. D'une civilisation à l'autre la progression est très différente, portant tantôt sur une fonction, tantôt sur une autre. Les Mésopotamiens, par exemple, ont institué, dès le début du III^e millénaire, une législation très avancée, qui a fait du pays de Sumer le berceau de la loi civile et pénale. Les Egéens ont été les premiers sédentaires à créer des transports à grande distance. Dans l'Inde, la spéculation religieuse et métaphysique a pris des développements extraordinaires, tandis que les premières connaissances précises et positives sont originaires d'Égypte et de Mésopotamie. La Chine a rassemblé patiemment depuis le VIII^e siècle avant notre ère des annales, qui sont le monument historique le plus considérable du monde antique, alors que le souci de l'histoire, et même de la plus élémentaire chronologie, a été totalement étranger à l'Inde.

Progression et arrêt.

Toutes ces civilisations ont été largement progressives; elles n'ont pas été immobiles comme on les a trop souvent présentées. Mais elles n'étaient pas aptes à dépasser *par elles-mêmes*, dans aucune fonction, les niveaux qu'elles ont atteints. Partout, se manifeste le même phénomène d'arrêt, par insuffisance ou entraves fonctionnelles, que nous avons constaté dans les civilisations préhistoriques.

Nulle part, le *pouvoir politique* n'a franchi le niveau du despotisme, plus ou moins tempéré de légalité.

(1) Ces expressions sont celles qu'emploie Hauriou, *loc. cit.*, p. 208.

Toutes ces grandes sociétés — sauf peut-être celle de l'Égée — sont restées des fourmilières, écrasées par la domination du pouvoir central, des classes ou des castes, qui a empêché la vie de se distribuer, de s'organiser dans l'ensemble du corps social. En Égypte, c'est l'hypertrophie du pouvoir central, d'une lourde machine bureaucratique; dans l'Inde, le compartimentage, en quelque sorte horizontal, de castes rigides et fermées; en Chine, l'assemblage est vertical, formé par une hiérarchie de fonctionnaires; mais, dans l'une et dans l'autre, castes et classes sont restées des pièces séparées, qui n'ont pas réussi à créer des *organismes* d'appareils coordonnés.

Partout, les *techniques* se sont arrêtées au niveau de l'*empirisme*, que l'absence d'un développement, à la fois rationnel et expérimental de la pensée, n'a pas permis de dominer.

La *pensée* s'est, en effet, engagée et dépensée dans ses deux directions essentielles : l'*empirisme* et la *spéculation*, mais sans les *conjuguer* : l'*empirisme* en Mésopotamie, en Égypte et en Chine, la *spéculation* dans l'Inde. D'un côté, elle est restée trop étroitement attachée au réel; de l'autre, elle s'est perdue dans le rêve, abandonnée aux entraînements d'une imagination sans contrôle. Cette séparation entre le sens du réel et celui de l'idéal, les a l'un et l'autre affaiblis, les a privés de la puissance qui naît de leur collaboration et les a empêchés d'atteindre cet équilibre plus élevé, où l'*expérimental* et le *rationnel* s'unissent dans la science.

La progression des arts, qui a été magnifique, a été limitée par la spécialisation et le traditionalisme des aristocraties, des écoles et des formules. Ils ont atteint une perfection qui n'a jamais été dépassée; mais ils ont fini par répéter indéfiniment les mêmes procédés

et les mêmes thèmes, d'où la vie, la puissance créatrice s'est retirée.

Partout, la culture artistique et intellectuelle, la vie publique, le pouvoir et la richesse, qui sont restés l'apanage d'une infime minorité, ont constitué à la longue une *économie fermée et rigide*, qui, à un moment donné, n'a plus été capable de renouvellement.

3. LES FORMES LES PLUS ÉVOLUÉES DE LA CIVILISATION

La Grèce antique.

L'humanité n'aurait peut-être jamais dépassé le stade de ces grandes civilisations antiques, si des mutations, des innovations capitales ne s'étaient produites au cours de la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., dans une toute petite région du globe : les côtes et les îles de la Grèce asiatique et européenne ; puis propagées et consolidées par l'Empire romain ; et si, beaucoup plus tard, les peuples de l'Occident, héritiers de la Grèce et de Rome, n'avaient pas changé la face du monde par un développement considérable des techniques et de la pensée, des formes sociales et de l'individualité humaine.

Les progrès *techniques* d'Athéna Ergané, Athéna ouvrière, industrielle, vers laquelle Renan n'a pas dédaigné de faire monter sa prière sur l'Acropole, ne semblent pas de prime abord aussi manifestes que ceux de sa pensée et de ses institutions publiques. On n'assiste pas, en Grèce, à une transformation de l'économie comparable à celle que l'industrie a opérée de nos jours. Mais, à y regarder de plus près, la Grèce a franchi une étape décisive : elle a réalisé pour la première fois l'application à la technique de la pensée rationnelle, de la science, dont elle a été l'initiatrice dans le monde. C'est un fait sur lequel les historiens n'insis-

tent pas assez : la révolution industrielle moderne est sortie de là.

Des ingénieurs, des astronomes, des philosophes ont été, dès le VI^e siècle, des techniciens. Je ne vous en citerai qu'un exemple : le tunnel qui a été percé par l'ingénieur Eupalinos dans la colline qui domine Samos et dont la rectitude du tracé, comparée à celle d'ouvrages analogues, révèle l'usage d'instruments précis de mesure et de dénivèlement, de méthodes de calcul et de géométrie. Au V^e et au IV^e siècles, les mathématiques ont été appliquées à la mécanique, notamment à la construction des catapultes et aux dispositifs de projection des arbalètes. Mais c'est à l'époque hellénistique, après les conquêtes d'Alexandre, que les applications scientifiques se sont multipliées. Plusieurs dérivent plus ou moins de recherches théoriques : la vis sans fin par exemple, les engrenages, la roue hydraulique et le moulin à eau, des instruments d'optique, les cadrans solaires mathématiques, les horloges à eau et à engrenages, les orgues (1).

Les inventions les plus surprenantes sont : la pompe aspirante et foulante de Ctésibios, au II^e siècle ; l'utilisation, décrite par Héron d'Alexandrie, de la vapeur pour produire une rotation ; la transformation et la transmission de mouvements au moyen de roues dentées (1). Les deux premières n'ont eu alors aucun effet pratique. Elles sont restées des curiosités, comme celles de nos cabinets de physique au XVII^e et au XVIII^e siècles. C'est qu'une invention reste un jeu, tant qu'elle ne rencontre pas les conditions techniques, économi-

(1) Voir : H. Diels, *Antike Technik*, 2^e édit., 1920 ; A. de Rochas, *La science des philosophes et l'art des thaumaturges dans l'antiquité*, 2^e édition, avec dessins et planches ; les articles *Machina*, *Mola*, *Horologium*, *Sipho* du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio et Daremberg.

ques et sociales qui permettent d'en tirer parti. Mais le fait essentiel est que ces découvertes ont été le produit de la pensée rationnelle.

Les Grecs ont été les premiers qui aient appris à *conduire leur pensée* avec ordre et logique, avec hardiesse en même temps que mesure. D'une part, ils l'ont fait sortir des voies étroites de l'utilitarisme et de l'empirisme, où les Egyptiens, les Mésopotamiens et les Chinois l'ont maintenue. D'autre part, ils ont construit des chaînes de raisonnements abstraits et rigoureux, sans s'égarer comme les Hindous dans un chaos de notions inconsistantes et confuses. Ils ont à la fois créé l'*instrument logique* de la pensée et commencé à découvrir l'*immense domaine* des sciences de la nature et de l'homme : les mathématiques, l'astronomie, la mécanique et la physique ; la biologie, la physiologie et la médecine ; la connaissance de la terre, de l'homme et des sociétés. Voilà un deuxième fait capital.

L'*art grec* n'a pas produit d'œuvres plus belles, plus parfaites, plus achevées que l'art égyptien ou chinois. Mais il a créé, dans la plastique et surtout dans la littérature, des œuvres d'inspiration plus variée, plus affranchie des règles, plus libérée des exigences du pouvoir, du clergé, des castes de lettrés.

Une quatrième grande expérience est celle que la société hellénique a esquissée dans l'organisation rationnelle de la cité ; première réalisation de cette notion de l'*Etat*, dont je vous ai parlé, indépendant des individus, des familles ou castes qui en détiennent le pouvoir, incarnation *abstraite*, autonome, de l'*intérêt public*. Les institutions de la cité antique, malgré la persistance de l'esclavage, sont une acquisition politique et sociale, qui est indissolublement liée pour nous à l'idée de civilisation.

Tels sont, dans l'ordre technique, intellectuel, artis-

tique et social, les *principes* dont est sorti le monde moderne.

La civilisation occidentale moderne.

De ce monde, je ne puis songer à vous décrire la genèse. Il est inutile, par ailleurs, de vous en faire ressortir l'immense progression dans toutes les fonctions : l'énorme développement de l'industrie et de l'économie, de l'appareil logique et des connaissances ; l'extension des arts ; l'accroissement de la coopération, en même temps que des libertés individuelles. Ces progressions sont évidentes. Je vous présenterai seulement quelques réflexions générales sur des préoccupations actuelles, étant entendu que je reste toujours dans le plan purement intellectuel, m'abstenant de louer ou de décrier, de *juger* notre temps, de donner aux mots, notamment à celui de progrès, une qualification morale quelconque. Je ne prétends pas que ce progrès soit bon, ou mauvais : tel que je l'ai défini, je le *constate*.

J'entends souvent opposer, comme une explication de tous les maux, le « matérialisme » de la civilisation moderne à ce qui aurait été une plus grande « spiritualité » des civilisations anciennes. Ce sont des termes très à la mode. Je ne sais pas ce qu'ils signifient métaphysiquement ; je ne suis même jamais arrivé à savoir ce qu'entendent par là ceux qui les emploient. Ils confondent toutes sortes de choses, qui sont très différentes, et leur attribuent des qualités péjoratives ou laudatives, qui échappent à toute discussion d'idées.

La question prend un sens, quand on rapproche l'industrialisation moderne des autres formes de l'activité sociale. C'est le problème même de la coordination des fonctions et de leur autonomie relative. Il comprend une série de problèmes distincts : les relations de l'industrie avec d'autres branches de l'économie, avec la

pensée, l'art, les diverses formes de vie politique et sociale.

Dans l'*économie*, les détracteurs de l'industrialisme visent les exagérations récentes, surtout américaines, de la production, particulièrement par les machines, la fabrication en séries et le standard. Ce sont *en eux-mêmes*, incontestablement, d'importantes innovations et de grands progrès. Mais lorsque la production s'exagère par rapport à d'autres fonctions économiques, un déséquilibre se produit, qui dans certaines circonstances peut avoir de graves conséquences. On constate de même, en biologie, des déséquilibres de fonctions, qui sont devenus mortels. Ce qui est caractéristique aujourd'hui, c'est l'insuffisance de *régulation* dans une économie très élargie.

Avec la *pensée*, l'industrialisation présente des corrélations évidentes. Il y a d'abord un rapport de filiation : nous avons vu que le grand caractère de l'industrie moderne est d'être *dans la dépendance de la pensée théorique*, de la science. Loin de s'y opposer, par conséquent, elle en dérive. La machine est essentiellement un produit intellectuel. Parce que la machine se compose d'engrenages, de bielles, de tiroirs, on en conclut que la pensée, qui la conçoit, l'entretient et la perfectionne, est une pensée *mécanique*. C'est une singulière façon de raisonner ; elle ressemble aux procédés analogiques de la mentalité primitive.

Mais on peut se demander si le développement de la fonction industrielle, par une action en retour, ne limitera pas celui de la pensée pure. Il est difficile de discuter sur des éventualités. Actuellement, *en fait*, l'accroissement considérable de l'activité économique est concomitant à un grand enrichissement intellectuel. C'est ce que vous ont montré les conférences précédentes. J'irai même plus loin : la *vitesse de progression*

de la pensée a été supérieure à celle de l'industrie. Si pendant des millénaires les progrès techniques ont *développé* les connaissances théoriques, la situation est actuellement renversée : les inventions de la science pure *débordent* leurs applications dans toutes les branches du savoir ; un petit nombre seulement de ces inventions sont passées dans l'action. Les possibilités sont presque illimitées.

Il me suffira de vous citer l'énergie intraatomique, qui vient d'être découverte, et même mesurée, mais qui n'est pas utilisée. Le jour où elle le serait, ses applications ouvriraient à l'humanité une ère nouvelle, comparable à celle du feu chez les paléolithiques. Il serait facile de multiplier les exemples, dans d'autres domaines de la physique, de la chimie, de la biologie. La puissance de la pensée *dépasse* aujourd'hui de beaucoup celle de la pratique.

Son contenu est aussi beaucoup plus *riche* et plus *élaboré* que dans les autres civilisations. Beaucoup plus riche en connaissances, plus élaboré par ses notions et ses méthodes. Les spéculations, la philosophie, qui depuis deux mille ans tournaient sans cesse dans le même cercle, ressassant indéfiniment les mêmes thèmes, ont été très enrichies et profondément renouvelées. Le nombre d'hommes qui pensent, qui réfléchissent, s'est considérablement accru. Si l'on entend par « spiritualité » *l'exercice de la pensée* — qui me paraît en être le seul sens intelligible —, l'époque moderne marque le *triomphe* de la spiritualité.

Les techniques ont fourni aux *artistes*, depuis quelques siècles, des *moyens* qui dépassent ceux des temps anciens ; c'est aussi un accroissement de *possibilités*. Ils en ont profité : dans l'enrichissement de la musique par ses multiples instruments et ses grands orchestres, dans le renouvellement récent des arts décoratifs, l'in-

vention d'une technique toute nouvelle, le cinéma, qui compte quelques œuvres d'art. Les procédés propres à certains arts se sont aussi *élaborés* : le langage musical, par exemple, la construction. Voilà pour l'ordre technique. Dans l'ordre représentatif, la diversité de l'inspiration et de l'invention n'est plus limitée, comme dans les formes moyennes de la civilisation, par la destination des ouvrages au culte, à la royauté ou à une aristocratie de classe, par les traditions souvent étroites d'écoles ou de castes. Les thèmes, les domaines des arts ont été très étendus. L'industrialisme a nui à l'artisanat, au travail à la main ; mais ne l'a pas fait disparaître, par exemple dans les arts décoratifs de luxe, qui ont fait plus de progrès dans les dix dernières années de machinisme intense que pendant tout le XIX^e siècle.

Il n'en est pas moins vrai que l'accession des masses à plus de bien-être, la liberté des fabrications et des constructions, la production en grandes séries ont ~~inondé~~ inondé le monde de produits médiocres ; la terre a été considérablement enlaidie depuis un siècle. Il suffit de voir ce qu'est devenue la banlieue parisienne et celle des grandes villes de France, pour constater certains méfaits de l'industrie sur l'esthétique. Il n'en est pas de même partout, notamment dans des régions industrielles de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Amérique ; il existe donc des conciliations. Le nombre des belles œuvres n'a pas diminué, même proportionnellement ; elles sont estimées par un nombre croissant d'hommes. Mais elles ont été *submergées* par le flot des productions hâtives, prétentieuses, sans goût, ou de très mauvais goût. L'éducation artistique des masses et de la bourgeoisie n'a pas suivi leur ascension technique et intellectuelle.

Il est inutile d'insister sur l'accroissement et l'exten-

sion, techniques et intellectuelles, de la *coopération* et des *libertés*. Mais les formes nouvelles, démocratiques, qu'elles ont prises, ont engendré de nouvelles difficultés, et des difficultés bien plus grandes que celles des anciennes aristocraties de classe. Pour m'en tenir à la *politique*, la démocratisation des Etats, qui est un grand fait moderne et un progrès à bien des égards, soulève des problèmes de gouvernement beaucoup plus complexes que ceux du pouvoir despotique ou personnel. En *politique extérieure*, la constitution de fortes *nationalités organiques*, qui a été un grand progrès de la fonction politique, est devenue un obstacle au fonctionnement normal des relations internationales. Il en est souvent ainsi : les institutions, qui ont été les plus utiles pour franchir une étape, sont celles qui, par leur succès même, s'opposent à la suivante. Il faut qu'une certaine instabilité soit compatible avec la stabilité. Les nationalités ne pourront vivre qu'en se transformant profondément. Il est impossible de prévoir quelles formes politiques plus larges construira l'humanité. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles sont indispensables, que les nations sont sur la voie de la ruine et de l'extermination réciproque, si elles ne résolvent pas les oppositions de toutes sortes, qui les dressent les unes contre les autres.

D'une façon plus générale, le progrès, comme je vous l'ai dit, implique d'innombrables oppositions. L'antinomie est la loi même de la vie. Il est de la nature du progrès de résoudre les contradictions. Mais il ne les supprime pas, il les déplace, il en engendre de nouvelles, plus vastes et plus générales. La civilisation moderne en a résolu de nombreuses. Elle est en présence de difficultés plus redoutables : l'opposition de la démocratie et de l'autorité ; des nationalités et de l'internationalisme ; de l'instruction technique et de la culture ; de l'art et de la production industrielle ; de l'am-

bition, devenue accessible à presque tous, et du désintéressement indispensable au progrès de la pensée; d'une socialisation, d'une uniformité croissantes et de l'individualisme, qui est le facteur essentiel de l'invention. La *vitesse même du progrès*, exige une adaptation à un rythme accéléré.

La crise profonde, qui ébranle et menace la civilisation actuelle, n'est pas dans l'opposition entre la « quantité » et la « qualité », comme le prétend M. Ferrero, entre une « matérialité » et une « spiritualité », qui ne sont que de creuses idéologies. Il est dans une *insuffisance de régulation*, un certain déséquilibre de fonctions; dans l'incapacité présente de concilier les intérêts très amplifiés de groupes, de classes, de nations, avec les *intérêts plus généraux de l'humanité*, dont ils sont tous solidaires; dans une *déficience de la volonté collective*, qui tend à devenir planétaire et qui ne s'est pas encore construit d'organes.

Le passé peut être invoqué comme garant de l'avenir. Mais la marche en avant n'est ni fatale, ni irréversible. La foi aveugle au progrès est aussi trompeuse que la mystique de l'au-delà. Le progrès a toujours été coupé d'arrêts et de régressions; il ne s'est réalisé qu'au prix de grandes destructions, qui ont souvent été, et peuvent, plus que jamais, devenir des catastrophes. Car les événements, qui sont passés des plans nationaux au plan mondial, ont un retentissement bien plus considérable.

L'étude du passé nous révèle un progrès imposant, irrégulier, inégal, mais général, portant sur *toutes les fonctions*. Mais elle nous enseigne, en même temps, la prudence dans les pronostics. Nous sommes sur un point d'une courbe qui se déroule depuis une centaine de millénaires. Elle présente une allure générale *périodique*, d'amplitude croissante, dont les sommets sont en

ascension extrêmement rapide depuis un siècle. La connaissance rudimentaire, que nous avons des faits sociaux, ne nous permet pas de prophétiser.

Tout ce que j'ai voulu faire ce soir, c'est suggérer des points de vue, et mettre un peu d'ordre et de clarté dans les idées.

Félix SARTIAUX



CONDITIONS D'ABONNEMENT

Compte Chèques Postaux :
Union Rationaliste N° 1471-64, Paris.

	Pour les membres de l'Union rationaliste	Pour les abonnés non membres
I. — France et Colonies. Belgique et Colonies. Luxembourg.....	18 fr.	36 fr.
II. — Afrique du Sud. Albanie. Allemagne. Argentine. Autriche. Brésil. Bulgarie. Canada. Chili. Egypte. Espagne. Esthonie. Ethio- pie. Finlande. Grèce. Hongrie. Lettonie. Lithuanie. Mexique. Pays-Bas. Pologne. Portugal. Roumanie. Turquie. U.R.S.S. Tchécoslovaquie. Vénézuéla. You- goslavie.	30 fr.	48 fr.
III. — Tous les autres pays.	34 fr.	52 fr.